



Y a-t-il des thésards heureux?

NICOLAS CHEVASSUS-AU-LOUIS

Les thésards ont raison de se plaindre, mais ils ont tort de redouter la vie professionnelle.

Avez-vous déjà entendu un concert de jérémiades? Les thésards en donnent tous les midis dans les cantines des laboratoires et tous les soirs dans leurs cafétérias : «Machin attaque sa cinquième année de thèse et il n'a toujours pas publié». «Truc vient d'arriver en postdoc où son ex-patron l'a envoyé, et il y a deux Chinois sur le même sujet que lui.» «J'ai été boulé au concours de Pétarouchnok, ils ont pris un candidat local qui avait moins de papiers que moi». À les entendre, la thèse et les années qui suivent seraient de nouvelles classes préparatoires, harassante course d'obstacles où beaucoup laisseront des plumes, mais où les heureux lauréats pourront enfin ne rien plus faire et se reposer.

Ils n'ont pas entièrement tort, et ils se sont fait entendre des députés M. Cohen et M. Le Déaut, qui sont devenus leurs véhéments porte-parole dans leur récent rapport sur la recherche française : la situation faite aux jeunes chercheurs en France est un épouvantable gâchis, il est donc maintenant permis de le dire. Le plus regrettable, à mon sens, est que cette situation tue presque inévitablement le plaisir de la recherche. Chercher nécessite du temps : pour se plonger dans les travaux des confrères, avant d'engager ses propres expériences, pour projeter des plans d'expériences sur plusieurs années ou pour se hasarder à explorer des directions incertaines.

Or le quotidien du jeune chercheur est souvent fait de bourses de quelques mois qui lui interdisent de voir à long terme. On conviendra volontiers que les jeunes chercheurs ne sont ni les seules ni les pires victimes du chômage et de la précarité, mais leur métier est de ceux qu'il est presque impossible d'exercer lorsque l'on ignore de quoi demain sera fait. Imagine-t-on un paysan, embauché au semestre, incertain de son activité quand viendra la récolte?

Qu'une carrière de chercheur débute par plusieurs années où l'on ne goûtera pas aux charmes du métier, voilà qui est assurément regrettable. Tout s'ar-

rangerait-il si un ministre éclairé décidait que chaque postulant au CNRS n'a le droit qu'à une seule candidature, l'année d'obtention de sa thèse, et dans un laboratoire différent de celui où il l'a préparée? Personne n'y trouverait à redire, sinon quelques peu recommandables mandarins, rageant de se voir privés de main-d'œuvre bon marché. Le CNRS se rajeunirait, la mobilité imposée enrichirait la formation des jeunes chercheurs, et l'on verrait enfin appliqué l'excellent précepte du neuroanatomiste espagnol Santiago Ramón y Cajal, qui écrivait en 1916 : «C'est une obligation sacrée pour l'État que d'épargner aux jeunes chercheurs des sacrifices douloureux en créant les conditions matérielles qui rendent compatibles le travail scientifique et la vie familiale.»

Les thésards seraient-ils alors heureux? Je crains que non, car beaucoup d'entre eux souffrent d'une idéalisation caractérisée du métier de chercheur. De ce fait, même le système précédemment décrit, qui recruterait au mieux dix pour cent des nouveaux docteurs, écarterait encore 90 pour cent des candidats, les laissant malheureux, déçus, aigris.

Pourquoi diable veulent-ils tous être chercheurs? «Parce que je ne sais rien faire d'autre», s'entendrait-on sans doute répondre. Passée la stupéfaction de voir le peu de qualifications prétendument conférées par le plus haut diplôme délivré par l'Université, on se prend à se demander si ces gens-là savent que 8 se décompose en 5 + 3 : plutôt que de contempler tristement leur Bac + 8, que ne considèrent-ils pas qu'après cinq années d'études, ils ont été confrontés, pendant au moins trois ans, aux mêmes problèmes que n'importe quel débutant dans la vie active : se faire une place auprès des collègues, organiser sa journée, valoriser son travail aux yeux de ses supérieurs... Hautement diplômés, riches de trois années d'expérience professionnelle, les jeunes docteurs ne sont assurément pas démunis d'atouts pour

affronter le marché du travail. Il ne leur manque que la volonté. Les doctoriales, sortes de foires aux docteurs destinées à favoriser leur insertion professionnelle, me font irrésistiblement penser à ces bals où les jeunes filles à marier, gentiment alignées sur leur banc, attendent les prétendants qu'elles n'osent pas même regarder. Ils ne se décideront qu'en ultime recours, la quarantaine approchant, usés par les stages postdoctoraux et par les sacrifices, aigris de voir leurs anciens condisciples ayant choisi d'autres voies s'installer dans l'opulence et parler résidence secondaire ou berline familiale.

S'ils reportent sans cesse la confrontation au marché du travail, c'est que leur idéalisation du métier de chercheur (public, s'entend) est d'une solidité à toute épreuve. C'est cette idéalisation qui les fait s'indigner du poids «du copinage» lors des recrutements dans les organismes de recherche ou à l'université. Ils rêvent d'une utopie où seul le mérite serait récompensé, d'un monde idéal où la recherche serait protégée de toute pollution par la société et ses enjeux de pouvoir. Comme le dit Pierre Bourdieu, «ils se racontent des histoires», en attribuant par exemple leurs difficiles débuts de carrière à un manque de relations. D'où leur vient cette foi de charbonnier? Je risque une hypothèse : une bonne partie des jeunes diplômés éprouve une franche répugnance à l'égard du monde de l'entreprise, répugnance dont je ne m'aventurerai pas à juger le bien fondé. J'en veux pour preuve, par exemple, la proportion croissante de jeunes ingénieurs, par excellence formés pour aller en entreprise, qui entament une thèse après leurs années d'école. Fuyant la carrière de cadre, bien des doctorants idéalisent ce métier de chercheur qu'ils croient capable de les protéger de l'horreur économique. La recherche est-elle l'opium des thésards?

Nicolas CHEVASSUS-au-LOUIS est journaliste scientifique.

■ POUR LA SCIENCE

VOTRE ABONNEMENT 100 % NUMÉRIQUE

1 an au prix de 48 €

soit **4 € seulement par numéro** au lieu de 5,20 €

Pour consulter et télécharger
en toute liberté sur www.pourlascience.fr
les 12 prochains numéros
dès leur parution.



Oui, je m'abonne
à *Pour la Science* 100 % numérique
1 an (12 numéros) pour 48 €

Je préfère découvrir toutes
les offres d'abonnement disponibles
en cliquant ici.